Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

12 | 2015

À la croisée des genres

Les Génies instituteurs et autres contes fin de siècle, édition critique établie par Françoise Gevrey avec le concours de Sophie Benezit

Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des Génies et des Fées », n°
19, 2014, 1016 p.

Christelle Bahier-Porte

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/981>

DOI : 10.4000/feeries.981

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2015

Pagination : 167-171

ISBN : 978-2-84310-306-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Christelle Bahier-Porte, « *Les Génies instituteurs et autres contes fin de siècle*, édition critique établie par Françoise Gevrey avec le concours de Sophie Benezit », *Féeries* [En ligne], 12 | 2015, mis en ligne le 15 octobre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/981> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.981>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Féeries

Les Génies instituteurs et autres contes fin de siècle, édition critique établie par Françoise Gevrey avec le concours de Sophie Benezit

Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des Génies et des Fées », n° 19, 2014, 1016 p.

Christelle Bahier-Porte

RÉFÉRENCE

Les Génies instituteurs et autres contes fin de siècle, édition critique établie par Françoise Gevrey avec le concours de Sophie Benezit, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des Génies et des Fées », n° 19, 2014, 1016 p.

- ¹ Le dernier volume de la collection de la *Bibliothèque des Génies et des Fées* permet de prendre la mesure de la production, largement méconnue, des contes merveilleux à la fin du XVIII^e siècle. Les contes parodiques, que Françoise Gevrey connaît parfaitement pour les avoir édités dans le volume 18¹ de la collection, ne marquent ainsi nullement la fin du conte merveilleux. Ce sont trente contes, publiés dans l'ordre chronologique de leur publication, entre 1770 et 1810, qui sont donnés au lecteur. Le plus célèbre d'entre eux est *Vathek* de Beckford, qui a souvent été réédité et commenté mais qui trouve aussi une nouvelle cohérence, replacé dans le contexte de cette production fin-de-siècle qui fait une place importante au conte oriental. La plupart ont cependant été oubliés et c'est à une véritable découverte qu'invite ce volume. De nombreux contes ont, en effet, d'abord été publiés dans les périodiques et ne figurent pas dans les grandes collections de la fin du siècle.
- ² C'est guidé par un appareil critique aussi solide qu'efficace, n'écrasant jamais le texte, que le lecteur découvre cette production. Chacun des contes est établi et annoté avec

soin et bénéficie d'une notice biographique, très utile pour les auteurs moins connus, d'une présentation et d'une bibliographie. Une riche introduction générale de quarante-sept pages présente la variété et les enjeux du *corpus* de contes proposé. Dans une période où l'hybridation est encore plus importante qu'au début du siècle, notamment avec le développement des genres brefs comme la nouvelle, le critère choisi pour constituer le *corpus* a été la présence du merveilleux ou de personnages appartenant au monde des génies et des fées. On constate ainsi la persistance de *topoi* qui font l'identité du conte merveilleux depuis sa « naissance » : les dons des fées, les épreuves à surmonter, les talismans et métamorphoses, les fées et génies « instituteurs » ou guides moraux. Les femmes, autrices des contes, sont aussi plus nombreuses que dans la période « parodique » du conte. F. Gevrey décèle ainsi une certaine « nostalgie du temps où M^{me} d'Aulnoy et le cercle des conteuses illustraient le genre du conte autant que Charles Perrault » (p. 11). Le conte reste ainsi encore une pratique aristocratique et le rôle des salons garde toute son importance. Néanmoins, c'est surtout la grande plasticité du genre du conte merveilleux qui apparaît à la lecture de ce volume : le conte s'ouvre encore davantage aux croisements génériques et fait place, encore plus que dans les périodes précédentes, à l'actualité politique et au débat d'idées.

- 3 De fait, un seul conte se présente sous le titre de « conte de fées ». Il s'agit d'ailleurs surtout d'un conte licencieux, composé par Sylvain Maréchal pendant la Révolution et appartenant à un recueil de contes « saugrenus » dans une veine parodique et anticléricale : « Après cela, a-t-on tort de dire que tout le mal ici-bas dérive des prêtres ? » est la dernière phrase du conte (*Le Mouvement perpétuel ou la galerie des enchantements*, 1789, p. 835). La veine parodique est toujours bien vivace à la fin du siècle. Elle irrigue les deux contes en vers du volume, celui de Régnier, *Rosine et le chien fatidique* (1785), qui renvoie à un conte de La Fontaine, et celui de Bretin, *La Bague enchantée*, placé sous l'égide de la déesse Frivolité, mais aussi volontiers misogyne et anticléric. Le tout premier conte, anonyme, relève également de ce courant : *Les Souhaits de la nouvelle année* (1770) mêle un peu d'antiquité (avec une référence à Ausone), la tradition des noms programmatiques (Bonhumain s'opposant à Avidior), les métalepses du narrateur pour délivrer une morale plutôt cynique, se moquant de l'aspiration au bonheur qui caractérise le siècle. Les contes de Fanny de Beauharnais (1776) s'inscrivent également dans cette veine ludique, tout en reprenant l'héritage de Marivaux pour la peinture de la coquetterie ou des sentiments. Les contes sont dédiés à un « ami très importun » auquel la comtesse envoie « tous [ses] riens, qui n'ont de valeur que ce que leur en donne [sa] fantaisie » (p. 93). *Cabriolet ou l'égoïste corrigé* est un « conte en l'air » qui retrouve la convention comique des titres de chapitres parodiques : « Extravagant en apparence, mais au fond assez raisonnable » (chap. I, p. 131) qui résonne comme un modeste art poétique, ou encore : « Propositions de mariages faites en l'air, pour épouser plus sûrement » (chap. XIII, p. 173). C'est encore un « conte à dormir debout » que propose Willemain d'Abancourt (*Le Phénix, ou la femme comme il n'y en a guère*, 1778), prévenant son lecteur que « dans une féerie on doit s'attendre à tout » (p. 364), et même à rencontrer le docteur Pangloss de Voltaire ou un Arlequin sauvage.
- 4 Les contes merveilleux de cette période présentent volontiers une ambition morale et pédagogique, mise en avant par le titre choisi pour le volume, *Les Génies instituteurs*, emprunté à un des « Contes sages et fous » d'Angélique Desjardins (1787), qui se place dans la lignée de M^{me} de Genlis, et a peut-être été elle-même préceptrice d'enfants.

Tout en reprenant les *topoi* du genre, et en présentant ces contes comme de « simples bagatelles », « des opuscules d'une femme », A. Desjardins en appelle à la raison de son lecteur et invite à déceler la morale « demi cachée sous les voiles de la fiction ». Les contes relèvent ainsi de la fiction allégorique : « [...] beaucoup de gens les trouveront bleus ; d'autres, pénétrant le sens allégorique, y découvriront des vérités, si ce n'est neuves, du moins certaines, et souvent oubliées [...]. » (p. 517) Cette prétention allégorique se retrouve dans de nombreuses préfaces et dans la référence, récurrente, aux fables de La Fontaine : le conte merveilleux se fait, explicitement, parfois même didactiquement, apologue, révélant le « secret » du conte (*Contes sages et fous*, p. 518). Une fable est même insérée dans le conte *La Fée des balances*. Cette ambition morale se retrouve dans les contes d'Adélaïde de Flahaut et d'Anne Mérard de Saint-Just. La première insère un conte à destination des femmes dans son roman *Adèle de Senange* (publié en 1794 mais sans doute écrit avant la Révolution). La seconde s'adresse plus traditionnellement aux jeunes princes qui doivent se méfier de la flatterie et de l'adulation. Les enjeux moraux et pédagogiques des contes relèvent de l'éducation, et en particulier de l'éducation des filles ; la vertu est récompensée mais les leçons savent être plus subtiles, notamment sur le bonheur et sa possible conciliation avec les passions ou avec la vie en société.

- 5 La vocation allégorique affichée par ces contes ne relève pas seulement d'une conception du conte comme apologue, mais permet l'inscription du conte merveilleux dans l'histoire, et en particulier dans l'actualité politique. Cornélie de Vasse relate ainsi l'« histoire de la princesse Amerina » dans *Le Nouveau Continent*, conte publié en 1783 qui emprunte aussi bien au genre des mémoires qu'à la littérature de voyages pour proposer une allégorie de la guerre d'indépendance américaine. Si le conte merveilleux a, depuis ses débuts, une vocation politique², il est indéniable que l'actualité politique et, encore davantage, le surgissement de la Révolution renouvellent l'approche merveilleuse de la politique. Le classement chronologique choisi pour le volume permet d'ailleurs de prendre la mesure des manières, diverses, dont les auteurs de contes merveilleux ont réagi à cette « urgence de la Révolution » (p. 44). On découvre ainsi, par exemple, deux contes pamphlétaires aux desseins opposés. Le premier, *Le Dernier Cri du monstre* de Bodard de Tezay, se présente comme un conte indien allégorique (l'épigraphe est, de nouveau, empruntée à La Fontaine) favorable au courant orléaniste. Il concentre ses attaques sur M^{me} de Polignac et Maury, et présente le futur Philippe Égalité comme un véritable héros épique. Trois ans plus tard, *Le règne du Prince trop-bon dans le royaume des fols* se joue du commode masque oriental en se présentant comme « conte oriental, ou plutôt histoire occidentale », et est dédié aux rédacteurs du journal *L'ami du roi*. Le conteur (ou la conteuse, « La toujours comtesse de *** » signe l'adresse du conte) entend convaincre de la bonne foi de Louis XVI et adopte le point de vue de la famille royale, en particulier lors de l'arrestation de Varennes. La Révolution est présentée comme une maladie contagieuse et irrationnelle, Necker comme un nécromancien charlatan. F. Gevrey voit dans ce conte « le témoignage d'une pensée contre-révolutionnaire qui s'ébauche dans l'actualité avant les écrits d'un Joseph de Maistre [...] » (p. 860). Il montre aussi comment l'actualité, l'histoire au présent, s'empare du genre du conte jusqu'à surseoir à un dénouement qui ne pourra être effectif que sur la scène historique. Le dernier chapitre s'intitule : « Dénouement qui en fera attendre un autre » (p. 897). Isabelle de Charrière choisit une autre voie en adressant une leçon de politique directement à Marie-Antoinette en l'invitant à la « souplesse », présentée comme un don des fées : « Il faut encore avoir le choix de

fléchir ou de résister, pour que fléchir soit une vertu. » (*Aiglonette et Insinuante*, 1791, p. 853) Le dernier conte du volume, écrit vers 1810, propose rien moins qu'un éloge de Bonaparte (*Le Prince de l'étoile ou la destinée merveilleuse*) et voit dans l'Empire une promesse de retour à la paix et au bonheur. Anne Mérard de Saint-Just se fait pédagogue, adressant son récit aux enfants et revenant à « l'idylle de la féerie et du pouvoir » que Raymonde Robert avait décrite pour les contes de la première période (p. 51). Ce retour (régressif ?) est peut-être aussi une manière d'assourdir le « cri du monstre » de la Révolution. Cette occultation se manifeste, en tout cas, par un retour à une forme plus traditionnelle du conte merveilleux, plus rassurante peut-être.

- 6 Quand il s'agit, en revanche, de faire entrer l'histoire dans le conte — fût-elle monstrueuse — et les débats politiques et philosophiques des Lumières, c'est vers le genre du conte oriental que se tournent les auteurs de contes, conte indien pour Bodard de Tezay, pseudo conte oriental pour le conte royaliste. La vitalité de cette forme, véritable « invention³ » du XVIII^e siècle dans le sillage du succès des recueils des *Mille et une nuits* et des *Mille et un jours*, est frappante dans la période considérée. Papelier croise conte oriental et conte moral, Milcent et Baculard d'Arnauld exploitent le fécond motif de la métempsycose et engagent un débat sur la religion, le premier pour l'attaquer, le second en faveur d'une forme de déisme ou de théisme. Baret, vingt-trois ans après *Le Grelot*, utilise les différentes incarnations de l'âme de son personnage (*Fo-Ka ou les métamorphoses, conte chinois, dérobé à M. de V***, 1777*) pour proposer une critique des religions, des mœurs mais aussi de la littérature et des périodiques du temps. Le premier chapitre n'est ainsi rien moins qu'une « Introduction métaphysique du goût des dames », tandis que les chapitres XII et XXIV se consacrent respectivement à l'Ambigu-Comique et à l'Opéra. On trouve dans le conte des références à *Manon Lescaut* et *Cleveland*, à Voltaire en « admirateur des Microcosmes » et à l'« homme singulier » Rousseau. Mais c'est sans doute Beckford qui renouvelle le plus profondément le genre du conte oriental. F. Gevrey souligne que *Vathek* (publié en français en 1787) a nécessairement un statut particulier dans le volume par son histoire éditoriale, sa notoriété et son succès, par l'admiration qu'il a suscitée chez Byron, Mallarmé ou Flaubert (p. 680). On aurait envie de faire exception dans l'ordre chronologique et de placer ce conte en conclusion du volume, comme une forme d'apogée et d'ouverture vers le siècle suivant. Fondé sur des sources authentiques, au croisement du conte oriental et du conte philosophique, empruntant aussi au roman noir, *Vathek* est bien un texte « labile » (p. 682) qui atteint, dans une certaine mesure, au mythe. Pour F. Gevrey, « Beckford conscient de l'épuisement du genre qu'il pratique, l'utilise pour exprimer l'inquiétude de son époque de transition entre le triomphe des Lumières et le romantisme » (p. 689).
- 7 *Vathek* est aussi exemplaire de cette infinie plasticité du conte que la *Bibliothèque des Génies et des Fées* donne à lire depuis le premier jusqu'au dernier volume, mais aussi de l'originalité et de l'actualité d'un genre qui ne cesse de se réinventer.

NOTES

1. *Voisenon et autres conteurs*, édition critique établie par F. Gevrey, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des Génies et des Fées », n° 18, 2007.
2. Voir le numéro 3 de la revue *Féeries*, « Politique du conte », dirigé par A. Defrance, Grenoble, ELLUG, 2006.
3. Voir le numéro 2 de la revue *Féeries*, « Le conte oriental », dirigé par J.-F. Perrin, Grenoble, ELLUG, 2005.